

Je reviens vers toi, mon Père.

Sur cette route qui n'a pas changé, ses crevasses pas moins nombreuses qu'alors, ses bordures infestées par la vipérine aux fleurs bleues, ses mauvaises herbes toujours invaincues, inlassables, creusant des millions de fissures, s'acharnant à saper le sol artificialisé qui devait durer mille ans mais ne résistera pas éternellement au travail de tout ce qui pousse sous la terre,

sur cette vieille route que la poussière balaie toujours, en tourbillons ou en rafales, giflant tout ce qui ose s'aventurer sur son chemin, quelques panneaux publicitaires à louer dont personne ne veut, les petites bêtes que la faim fait sortir même quand le vent se lève, et plus rarement le casque d'un motard égaré,

sur cette vieille route pas si ancienne, juste délaissée, qui relie un carrefour à un autre, un presque-rien à un à-peine-plus, où je marche escorté par les fantômes de l'enfance qui me hurlent à l'envi, pleins d'une joie mauvaise, qu'ils étaient sûrs de me voir revenir un jour, et ils ricanent, ils font plus

de bruit que les petites bêtes que la faim fait sortir des sous-bois et des champs en jachère,
sur cette vieille route qui ne sert plus qu'à en délester de plus larges et plus pratiques, qui ne dessert ni destination touristique ni point de vue remarquable, seulement le vieux théâtre d'une enfance ensauvagée que tout le monde a oubliée, cette route que j'essaie de gravir la tête haute, tête haute et dos droit comme un jeune danseur ayant bien retenu sa leçon, le regard porté juste au-delà de tous les signes disgracieux que ce paysage m'envoie au visage,
sur cette vieille route qui n'en finira jamais, j'ai l'air d'un cloporte, d'un expulsé, d'un vagabond, d'un type pas même motorisé et donc vaincu,
sur cette route oubliée qui ne résiste pas au travail de sape de tout ce qui pousse sous la terre, il aurait fallu que je vienne en paix, ayant appris à baisser les yeux,
et, à dire vrai, moi aussi j'aurais aimé pouvoir le faire, maintenant que la justice est passée, s'est prononcée, que les faits seront à jamais tordus dans la position qu'elle a jugée seule convenable, j'aurais aimé pouvoir prendre cette colère qui est en moi, celle qu'on a entreposée là, celle qu'on m'a léguée et celle qu'on m'a inoculée aussi, toutes ces colères qui se sont mélangées en moi jusqu'à n'être plus distinguables les unes des autres, jusqu'à former une pâte boueuse qui m'encombre les bronches et me scelle les yeux, m'emplit les oreilles, me rend sourd à la beauté et m'empêche de dormir, m'abat dans tous mes élans et trouble tous mes repos,
j'aurais aimé pouvoir la prendre et en faire une boule et la vomir, la régurgiter, l'émietter,
mais

je m'en rends bien compte,
partout où je me suis traîné depuis mon départ, mes feule-
ments n'ont pas été assez rauques, je n'ai pas su crier assez
fort, quand j'ai grondé on m'a entendu comme un chaton
offusqué aux crachats risibles, un animal si menu qu'on
peut le fourrer dans un sac et le noyer dans la rivière, ou
plus sûrement encore le clouer à une porte,
et partout on m'a cru pris par la peur, aussi la bile tout ce
temps est-elle restée en moi, et la colère n'est pas partie
dans mes postillons, j'ai eu beau cracher jusqu'à ce que ma
bouche soit sèche, que ma gorge siffle, j'ai eu beau hurler
à m'en fendre la voix, elle ne s'est pas évaporée dans mes
suées, elle est restée, elle a sédimenté et fait des enfants,
elle m'a enroué,
elle m'a forcé,
elle m'a fait ravalier,
elle a profité de l'air qui me faisait défaut entre deux quintes
de toux, de chaque respiration manquée, et m'a colonisé,
je lui suis depuis toujours une terre d'accueil trop fertile
pour qu'elle résiste à la tentation ou me préfère un autre,
je ne pouvais pas revenir ici sans elle, je n'ai jamais eu ce
choix-là, après tout c'est ici qu'elle est née en même temps
que moi et, depuis, où je vais elle me suit comme une
chienne dont je ne serais pas le maître,
ce n'est jamais moi qui l'appelle,
jamais, je le jure, je n'ai dit, Colère, viens avec moi,
jamais je ne l'ai invitée à entrer,
jamais je n'ai dit, Colère, aie pitié et ne me laisse pas seul,
enfin, je ne crois pas.

Sur cette route, je reviens vers toi, mon Père, toi qui es l'autre
nom de ma colère, parce que là-bas, au creux de la forêt,
dans ta large Demeure, à l'annonce du non-lieu, dit-on, tu
es tombé, et il n'y a plus que moi sur cette terre pour t'aider
à te relever.

Te relever ou t'achever, je ne sais pas encore.